

LA LITURGIE EUCHARISTIQUE EN ORIENT*

Son cadre architectural

LA liturgie eucharistique ne se célèbre en plein air que dans des circonstances exceptionnelles; d'ordinaire, célébrants et fidèles se réunissent dans un local fermé, destiné au culte et disposé pour permettre des réunions liturgiques. Ce local n'est pas une salle où l'on place les tables pour un repas, quoique le Cénacle où s'est célébrée pour la première fois l'Eucharistie ait été arrangé de façon à recevoir des commensaux. Le jour où l'Eucharistie a été séparée des agapes, et surtout le jour où les chrétiens ont pris pleinement conscience que l'Eucharistie était un sacrifice, il n'est plus resté qu'une seule table qui a pris le nom et la fonction d'un autel, autel mobile, encore semble-t-il, à Doura Europos (détruite en 260), mais bientôt fixe et donc placé dans une partie déterminée du local.

Il s'est fait que les chrétiens de l'empire romain ont choisi comme édifice pour leur culte non pas le temple païen qui généralement était un édicule de dimensions plutôt restreintes, puisqu'il ne devait contenir que la statue de la ou des divinités et un autel, mais la basilique, qui se prêtait à la réunion de grandes assemblées. Par le fait même, l'endroit où on mettrait l'autel fixe était tout indiqué : l'abside; et nécessairement les

* Rapport présenté à la 7^e Semaine internationale d'Études liturgiques de Munich (juillet 1960), paru en allemand dans *Liturgisches Jahrbuch* 11 (1961), 222-237, et en français dans le numéro de Pentecôte 1962 des *Questions Liturgiques et Paroissiales*. Nous remercions très spécialement le R. P. Vandenbroucke d'avoir autorisé la présente reproduction de cet article.

célébrants trouveraient, là aussi, la place qui leur serait destinée et réservée. Le reste de la salle était un ambulatoire spacieux divisé par deux séries de colonnes, comme à Sainte-Marie-Majeure à Rome, ou par quatre séries, comme à Saint-Paul-hors-les-murs.

Dans l'empire des Sassanides le choix de l'édifice destiné au culte a été différent¹. A Ctésiphon, l'église inférieure, et aussi l'église supérieure, est une grande salle rectangulaire avec deux files de colonnes adossées, ou presque, aux murs longs du rectangle : structure reproduite par d'autres édifices sassanides. Tandis que dans l'église inférieure il est impossible de déterminer la forme de l'extrémité de l'édifice, l'église supérieure présente à son extrémité orientale un mur percé de trois portes qui donnent accès à trois locaux rectangulaires allongés. Le mur opposé, c'est-à-dire le mur occidental, est complètement fermé, les portes d'entrée se trouvant sur le mur des côtés longs; ici encore l'édifice sassanide a servi d'exemple. Même lorsqu'on adoptera en Syrie le style basilical, on conservera les entrées sur les côtés longs. Monneret de Villard cherche l'origine de ces structures dans le temple babylonien où, de la cour intérieure, on pénétrait d'abord dans une *anticella* et de là dans la *cella* où était conservée la statue de la divinité.

Il semble donc que dans tous les cas c'est le sanctuaire, c'est-à-dire l'endroit réservé à l'autel, qui a déterminé le premier conditionnement spatial de l'église chrétienne. Ce sanctuaire, au moins selon son origine, aurait été fermé dès le début, dans l'Empire perse, mais non en sa forme basilicale dans l'Empire romain.

Un mur séparait donc radicalement, dans l'Empire perse, le sanctuaire du reste de l'église, les célébrants des fidèles, et cachait un culte mystérieux même aux yeux des initiés; seuls les prêtres avaient accès au sanctuaire, pour le service de l'autel : nous ne sommes pas loin du *sancta sanctorum* du temple de Jérusalem. Je ne connais cependant pas de documents littéraires anciens qui nous auraient transmis les sentiments de

1. Cf. U. Monneret de Villard, *Le chiese della Mesopotamia*, Rome, 1940.

respect et de crainte révérentielle qui ont dû remplir l'âme de ces chrétiens les plus orientaux de la chrétienté. Chez les Nestoriens et les Jacobites, le mur a dû rester en usage assez longtemps; à une certaine époque, que je ne saurais déterminer, on a fait concurremment usage du voile. Dans les vieilles églises des Malabares, quoique « unis » depuis le 16^e siècle et fortement latinisés, on découvre encore aujourd'hui les clous qui tenaient la corde à laquelle était suspendu le voile du sanctuaire. Le voile cachant le sanctuaire est employé par les Arméniens catholiques comme par les Arméniens dissidents. Dans la messe copte, la première prière de l'anaphore s'appelle « prière du voile ».

Voile du sanctuaire, voile de l'autel, sont destinés tout autant à cacher qu'à montrer ce qui est caché. Ils sont à la fois de nature à garder le mystère et à le révéler, destinés à refuser l'entrée à ceux qui ne sont pas appelés mais aussi à rendre possible l'entrée et la sortie. Enfin, ils sont le passage du ciel à la terre pour le Verbe qui prend notre chair².

Que ce sanctuaire puisse constituer à peu près un édifice ou un local se suffisant à lui-même, au moins dans le rite syro-oriental, on peut s'en rendre compte par cette cérémonie particulière qu'offre ce rite pour la consécration de l'autel. Après avoir oint l'autel, l'évêque fait l'onction sur les parois orientale, septentrionale, méridionale et occidentale du sanctuaire. Et le Pontifical chaldéen ajoute : s'il y a un *beth gaza*, c'est-à-dire un *gazophylacium*, l'évêque fait l'onction d'abord sur le toit comme il l'a fait sur l'autel, puis sur les quatre parois; cela montre combien intimement ces parois sont unies à l'autel : elles forment avec lui, pour ainsi dire, une seule chose sacrée.

En Orient l'autel se trouve au milieu du sanctuaire; il n'y a à cette règle qu'une seule exception : le rite syro-chaldéen construit régulièrement son autel contre la paroi orientale de l'église. Cette exception est-elle ancienne ? Je le crois; en tous

2. A ce sujet l'article instructif de Carl Schneider, *Studien zum Ursprung liturgischer Einzelheiten östlicher Liturgien*; 1. *Katepetasma*, in *Kyrios*, I, 1936, pp. 57-73.

cas, je ne connais aucun document écrit, figuré ou archéologique, qui prouve le contraire. Aussi l'encensement de l'autel ne peut-il s'y faire comme dans les sanctuaires des autres rites orientaux. Dans ceux-ci l'autel est encensé de ses quatre côtés; le plus beau que je connaisse est l'encensement d'autel que le célébrant de rite byzantin, assisté de son diacre, accomplit pendant l'office eucharistique des présanctifiés. La première partie de cet office n'est autre que la première partie des vêpres. Après la récitation du psaume initial, de la litanie, d'une partie du psautier, des psaumes vespéraux, de la Petite entrée avec l'encensoir et de deux lectures de l'Ancien Testament, a lieu l'encensement solennel de l'autel, qui nous rappelle le début de l'évangile de saint Luc. « Or, pendant que Zacharie s'acquittait devant Dieu des fonctions sacerdotales, il fut désigné par le sort, selon la coutume observée par les prêtres, pour entrer dans le sanctuaire du Seigneur et y offrir l'encens. Et toute la multitude du peuple était dehors en prière à l'heure de l'encens. » Ici, le prêtre debout devant l'autel, pendant qu'il encense, chante : « Que ma prière soit devant ta face comme l'encens, et l'élévation de mes mains comme l'offrande du soir. » La foule, qui s'était mise à genoux, se lève et répète le même verset pendant que le prêtre avec son diacre s'agenouillent. Ensuite, il se rend du côté sud de l'autel, l'encense et chante : « Seigneur, je crie vers toi; écoute-moi; prête attention à la clameur de ma supplication au moment où je crie vers toi. » Même agenouillement de la foule; puis répétition du refrain : « Que ma prière soit devant ta face comme l'encens... » pendant que le prêtre s'agenouille. Le même rite est répété devant le côté oriental de l'autel avec le chant du verset suivant, devant le côté nord de l'autel et encore une fois devant le milieu de l'autel. Ces alternances d'oblation de l'encens et d'agenouillement priant de la part du prêtre et de la part de la foule sont une des cérémonies les plus émouvantes du rite byzantin.

Faut-il rappeler que dans les rites orientaux, ce qu'on appelle la dédicace de l'église est formé uniquement, ou presque uniquement, de la consécration de l'autel, la bénédiction

du reste, là où elle existe, n'étant qu'un accessoire ? Aussi ces rites ne connaissent-ils pas un office correspondant à celui d'une simple bénédiction de l'église, telle que la conçoit le rite romain.

Le sanctuaire, avec son autel, est vraiment le cœur de l'église orientale. On peut même affirmer qu'il est réservé exclusivement, ou presque, à la célébration du sacrifice eucharistique pris au sens strict. Non seulement l'administration du baptême, de la confirmation, du mariage, de la pénitence et de l'onction des infirmes, la bénédiction des rameaux et d'autres bénédictions similaires, mais même la partie psalmodique et scripturaire de la messe se célèbrent hors du sanctuaire, du moins en principe. Tandis que les stalles des chanoines latins et le chœur des moines latins se trouvent dans le sanctuaire, et parfois enveloppent l'autel, chez les Orientaux stalles et chœur se trouvent en dehors du sanctuaire, et il est parfaitement possible de chanter l'office sans que le président de la communauté soit obligé d'entrer dans le sanctuaire. Celui-ci est fait pour l'autel et l'autel est fait pour le sacrifice. Aussi ne peut-on imaginer, en Orient, qu'une femme entre dans le sanctuaire; cette prohibition s'étend même aux hommes, aux laïcs. C'est logique.

Dans le sanctuaire, les Orientaux placent le trône épiscopal et des sièges pour les célébrants et pour les ministres; ils les occupent pendant la lecture de l'Écriture Sainte, évangile excepté. Ils ne connaissent pas l'exécution de longs morceaux musicaux pour l'audition desquels les Latins vont s'asseoir.

Le catéchuménat et la pénitence publique ont existé en Orient du 2^e-3^e siècles au 5^e-6^e siècles. Ces catéchumènes et ces pénitents, au moins certaines classes parmi ces derniers, ne pouvaient assister qu'à la première partie de la messe; après quoi le célébrant procédait à leur renvoi. On leur réservait une place particulière au fond de l'église; les églises byzantines, tout au moins, employaient à cet effet le narthex. Dans le déroulement du sacrifice eucharistique, le narthex ne joue plus aucun rôle aujourd'hui. Mais il en joue un pour d'autres fonctions liturgiques, par exemple la récitation des Petites

Heures et le rite de la *litia* ou supplication à la fin des vêpres, à certains jours, dans le rite byzantin.

Aux laïcs est réservée la partie la plus grande de l'église, la nef. Les Orientaux, comme les Latins, séparent les hommes des femmes; quelquefois en mettant comme eux les uns à droite, les autres à gauche; d'autres fois en plaçant les hommes en avant et les femmes en arrière. Dans les pays du Proche-Orient, la séparation des sexes est appliquée d'une manière stricte, parfois même exorbitante. Ainsi, chez les Coptes, encore jusque dans les derniers temps, une cloison de bois s'élevant très haut empêchait les femmes de voir quoi que ce soit de ce qui se passait devant eux, dans la section des hommes; évidemment, impossibilité absolue de voir le sanctuaire. Voici comment se déroulait le rite du mariage chez les Coptes au 15^e siècle, selon l'« Ordonnance » du patriarche Gabriel V. Après l'office de minuit les prêtres et les diacres se rendaient à la porte de l'église, et là, attendaient l'arrivée de l'époux. Il arrive; on chante, on prie; puis, avec des cierges allumés et au son des cloches, on le conduit à l'endroit où d'ordinaire a lieu la bénédiction nuptiale, c'est-à-dire la partie de la nef réservée aux hommes. Ensuite le clergé se rend de nouveau à la porte de l'église et y reçoit l'épouse; on chante un *Ave Maria* et on la conduit au « gynécée » ou endroit de l'église réservé aux femmes. Après la première partie de la messe, qui est passablement longue chez les Coptes, le célébrant bénit les habits de l'époux que celui-ci revêt immédiatement, et ensuite, il l'amène dans l'endroit réservé aux femmes. Il lui ordonne de passer l'anneau d'or à la femme; si celle-ci le prend, elle signifie par ce geste qu'elle accepte cet homme pour son mari. Alors le célébrant dit à la marraine de « la produire devant le peuple » (je suppose : chez les hommes); et la cérémonie continue; la femme doit s'asseoir à côté de son mari, puis a lieu la cérémonie du couronnement. A la fin de la messe, les époux sont conduits jusqu'à la porte du chœur pour recevoir une dernière bénédiction du prêtre; on les reconduit à la porte de l'église d'où les paranymphe les accompagnent à la maison.

Dans ces églises coptes, non seulement une cloison séparait

les hommes des femmes, mais une autre cloison tout aussi élevée séparait les hommes du chœur, c'est-à-dire de l'endroit occupé par les chantres devant le sanctuaire.

Chez les Chaldéens également, la séparation des deux sexes était nettement marquée, non seulement par l'ambon qui occupait le milieu de la nef, mais aussi par un muret qui joignait les côtés droit et gauche de l'ambon aux murs correspondants de l'église. Comme dans les églises mésopotamiennes, l'entrée à l'église se fait sur le côté. Hommes et femmes ayant leurs portes respectives, c'était marquer leur séparation dès l'entrée.

Dès le début, sans doute, les chrétiens ont séparé les sexes dans leurs assemblées; peut-être n'était-ce là qu'une continuation de la coutume juive; la *Didascalie des Apôtres* atteste le fait pour la Syrie du 3^e siècle. Mais il n'y a aucun doute que cette séparation, devenue presque une claustration, n'a été poussée si loin qu'en raison de l'ambiance musulmane. Jusque dans ces derniers temps, ce n'étaient pas uniquement des femmes musulmanes qui se voilaient le visage en sortant en rue, mais des chrétiennes agissaient de même. Aujourd'hui, le voile a disparu, et les femmes s'engagent dans les carrières libérales. Les chrétiens ont été les premiers à reconnaître la dignité de la femme. Je croirais volontiers que les hautes cloisons qui séparaient les femmes des hommes dans les églises coptes ont disparu ou sont en train de disparaître. N'empêche qu'une certaine distinction, ou même une séparation, existe encore, mais plutôt à la manière occidentale, par les côtés droit et gauche de l'église. Chez les Chaldéens et les Syriens, l'ambon n'existe plus, et par le fait même les murets ont disparu.

Il faut avouer que pendant les siècles où ces séparations exorbitantes ont existé en pays musulman, les fidèles étaient privés du moyen le plus communicatif pour participer à la liturgie : la vue des cérémonies liturgiques. Ils ne pouvaient se guider que par l'ouïe. Il ne faudrait pas oublier ces faits quand on invoque les liturgies orientales comme un exemple de participation active et réelle à la liturgie.

Les Orientaux y apportaient cependant un remède : l'ambon placé au milieu de la nef dans les églises mésopotamiennes

(Iraq et Syrie septentrionale), et le beau pupitre de marbre perché sur de longues colonnettes dans les églises coptes.

Il semble bien que l'usage de l'ambon, ou *bêma*, est un emprunt à la synagogue. « C'est l'estrade sur laquelle se tenait le président, et du haut de laquelle on faisait la lecture et le commentaire des Écritures³. »

Si, aux premiers siècles, le siège épiscopal était encore dans l'abside, déjà avant le 7^e siècle l'évêque chaldéen et son clergé prenaient place sur l'ambon pour toute la première partie de la messe. Lectures, admonitions, litanies avaient donc lieu au milieu de la nef, où les hommes se trouvaient d'un côté et les femmes de l'autre. L'arrivée du clergé sur l'ambon et son retour dans le sanctuaire se faisaient en processions accompagnées du chant des *onyatha*, dont la foule reprenait le refrain : ici la participation des fidèles était totale.

Chez les Coptes elle était moindre; mais j'aime à croire que la hauteur insolite des pupitres d'où se faisaient les lectures était établie pour que les femmes puissent apercevoir les lecteurs. Les dimensions des cloisons et des pupitres étaient sans doute variables; au Caire, à Deir-Abu-Sifain la cloison des femmes mesurait quatre pieds de haut (environ 1,20 m) et à l'église de Muallakah l'escalier conduisant à l'ambon comptait douze marches, ce qui donne une hauteur sensiblement égale⁴. Le remède malgré tout n'était que partiel.

Latins, nous sommes habitués à voir dans la nef de nos églises des confessionnaux; inutile de dire que ce meuble n'existe en Orient que dans les églises de certains Orientaux catholiques; même en Occident, on ne les connaissait pas avant le 16^e siècle.

A la question de savoir à quelle époque l'usage du *bêma* est tombé en désuétude chez les Chaldéens, J. Dauvillier répond ainsi : « On peut seulement conjecturer que lors de

3. Cf J. Dauvillier, *L'ambon ou bêma dans les textes de l'Église chaldéenne et de l'Église syrienne au Moyen Age*, dans *Cahiers Archéologiques*, VI, 1952, pp. 11-30.

4. Cf. A. J. Butler, *The Ancient Coptic Churches of Egypt*, I, Oxford, 1884, pp. 145 et 218.

la décadence qui se manifeste à mesure qu'on avance dans le 14^e siècle, certaines règles liturgiques ont dû être négligées et même tomber dans l'oubli. En outre, le centre de gravité de la nation se déplace : il est désormais situé dans les montagnes du Kurdistan, où le *catholicos* se réfugie, à proximité des tribus assyriennes demeurées indépendantes. La liturgie est célébrée dans de toutes petites églises de montagne. Le sanctuaire est minuscule et a l'aspect d'une niche creusée dans la muraille et fermée par un mur sur lequel s'ouvre une porte basse. Les fidèles se tassent dans la nef, comme les femmes dans le gynécée : la construction d'un *bêma* retirerait trop de place⁵. » Chez les Syriens l'ambon semble avoir servi surtout aux lectures et aux chants liturgiques; l'évêque y a eu parfois son trône, nous dit J. Dauvillier⁶, et il ajoute que l'usage de construire un *bêma* dans les églises syriennes a disparu depuis longtemps sans doute à la suite de la décadence qui est survenue à partir du 14^e siècle et qui a amené l'oubli de certaines règles liturgiques. Il pense que les Maronites n'ont jamais eu de *bêma*; au moins il n'en serait resté aucune trace⁷.

Il faudra sans doute du temps avant de le voir rétabli. Et pourtant deux choses pourraient faire désirer son retour. D'abord, l'habitude encore vivante chez les Nestoriens et les Malabares de faire des prostrations autour du *bêma*, ou plutôt à l'endroit où normalement se trouvait le *bêma*, avant d'entrer au sanctuaire et d'accéder à l'autel pour commencer l'offrande et l'anaphore. Les Malabares étendent au milieu de la nef, par terre, un grand voile portant généralement une croix. Le prêtre célébrant se trouvant devant ce voile, les chantres entonnent cette *onitha* des mystères : « Quand le prêtre entre au saint autel, il élève vers le ciel ses mains pures et invite l'Esprit, qui descend et consacre le Corps »; à ce moment le prêtre, ayant fait la première prostration, se relève, et tandis que les chantres achèvent l'*onitha* : « et

5. DAUVILLIER, *op. c.*, p. 25.

6. *Id.*, p. 29.

7. *Id.*, p. 30.

le Sang du Christ », il fait devant lui un grand signe de croix. Ce chant, avec la prostration et le signe de croix, se répète au côté droit du voile, au côté opposé, et au côté gauche. Jusqu'ici personne parmi les Malabares ou les Chaldéens n'a pu fournir une explication tant soit peu probable de cette cérémonie solennelle mais énigmatique. Le fait est d'autant plus curieux qu'il est décrit dans tous les manuscrits donnant l'Ordinaire de la messe nestorienne (les plus anciens remontent au 14^e siècle), tandis qu'aucun des commentateurs assez nombreux de cette messe (ils s'échelonnent du 6^e au 13^e siècle) n'y fait la moindre allusion. Peu importe; il nous suffit de montrer qu'aujourd'hui on pratique encore un rite qui suppose l'existence de l'ambon⁸.

Ensuite, les Nestoriens ont conservé jusqu'aujourd'hui l'habitude de manifester, à chaque phrase ou paragraphe de la péri-cope évangélique lue pendant la messe par le prêtre, leurs sentiments par des exclamations qui traduisent leur approbation, leur étonnement, leurs félicitations, leur malédiction, leur foi vive, leur espérance, leur adoration, etc. Évidemment, cela suppose un lecteur qui se trouve près d'eux; le mieux serait sur l'ambon.

Enfin, combien plus logique ne serait-il pas de célébrer l'office de l'avant-messe, et l'office des lectures interrompues par des chants, au milieu de la nef, précisément pour marquer nettement la distinction de cette première partie de la messe d'avec l'autre, entièrement consacrée au sacrifice eucharistique et dont le lieu propre est précisément le sanctuaire avec son autel. On éviterait ainsi ces montées à l'autel et ces descentes de l'autel, qui semble servir seulement de podium surélevé pour permettre au célébrant de se montrer et de mieux faire entendre sa voix. On s'approche quelque peu de cet idéal dans la plupart des rites orientaux qui font exécuter les lectures de l'Écriture Sainte sur le pas de la porte du sanctuaire, face au peuple.

Après avoir déterminé la place réservée au prêtre célé-

8. Cf. A. Raes, *Une « onitha » eucharistique dans les rites chaldéen et malabare*, dans *L'Orient syrien*, II, 1957, pp. 49-64.

brant (le sanctuaire), celle des catéchumènes et des pénitents (le narthex), et celle des laïcs (la nef), précisons celle qu'occupe le ou les chœurs des chantres. Le rite byzantin, au moins pour l'exécution de l'office divin, suppose deux chœurs, l'un se trouvant à droite et l'autre à gauche. Pratiquement, il n'y a souvent qu'un seul chœur, surtout chez les Slaves, qui exécutent les chants en polyphonie. La place qui leur est réservée est toujours en avant des laïcs, plus près du sanctuaire; elle est nettement marquée, spécialement dans les anciennes églises coptes. Mais chez les Syriens et chez les Chaldéens, on peut voir aussi les chantres prendre place dans le sanctuaire autour de l'autel; ce qui, en principe, serait un abus.

De l'endroit réservé aux chantres il faut distinguer cette plate-forme qui, encore à la hauteur du sanctuaire, s'étend devant l'iconostase ou devant le mur. Les Grecs appellent cet endroit la *solea*, les Chaldéens *questroma*. C'est là que le diacre prend place lorsqu'il adresse ses exhortations ou ses monitions aux fidèles, ou lorsqu'il leur propose la série de demandes contenues dans les litanies. C'est jusque-là que pourront venir les fidèles pour recevoir la sainte communion.

Quant à l'évêque, il n'a pas de lieu qui lui soit proprement réservé. Il a un trône; mais ce trône peut être placé soit dans l'abside, soit devant l'iconostase, près du chœur, soit enfin sur une estrade mobile qu'on dresse au milieu de la nef et que certains livres slaves appellent « théâtre ».

En résumé, nous trouvons donc cinq lieux bien définis et différents, dans les églises orientales, lorsque nous prenons comme principe de conditionnement spatial les différentes catégories de personnes qui constituent l'assemblée chrétienne ou le peuple de Dieu. Ils se suivent sur une ligne longitudinale : le narthex pour les catéchumènes et les pénitents, la nef pour les laïcs, le chœur pour les chantres et les lecteurs, la *solea* ou *questroma* pour les diacres, le sanctuaire enfin pour les prêtres célébrants. Et, fait remarquable, plus on avance dans l'église sur cette ligne et plus on s'approche de l'endroit le plus sacré, plus aussi les personnes qui prennent place aux

endroits successifs revêtent un caractère sacré plus élevé et participent aux degrés différents de l'ordination. D'abord les catéchumènes, candidats au baptême, et les pénitents, momentanément rejetés du groupe de ceux qui communient aux mystères. Puis, les baptisés, qui, d'une certaine manière, appartiennent au sacerdoce royal et sont donc ordonnés au culte divin. Puis, les chantres et les lecteurs qui ont reçu les ordres mineurs. Ensuite, les diacres qui dirigent la prière des fidèles mais peuvent entrer au sanctuaire pour être les ministres du prêtre. Enfin, les prêtres qui sont appelés à offrir le sacrifice eucharistique au nom du grand prêtre invisible, et à être les dispensateurs des divins mystères.

Et l'évêque ? Il est le président de l'assemblée et siège sur un trône. Cela peut nous étonner ; à nous qui connaissons les messes pontificales, la messe « avec assistance pontificale » nous paraît être une diminution de celle-là. Cependant, si on veut y réfléchir un instant, on comprend que l'évêque ne considère pas la célébration du sacrifice comme une fonction propre de son pouvoir épiscopal ou un effet spécifique de sa consécration, puisque l'ordination sacerdotale rend le prêtre apte à cet exercice du culte divin. Mais à lui seul, comme possédant la plénitude du pouvoir d'ordre, il appartient de rendre d'autres participants de ce même ordre à différents degrés ; à lui appartient aussi la consécration de l'autel, équivalente à la dédicace d'une église ; et enfin, la consécration du saint chrême (non pas des autres huiles saintes), à moins qu'un canon ecclésiastique ne la réserve au patriarche.

Ces cinq lieux, réservés à cinq catégories de chrétiens, les approchent progressivement du mystère, mais les en éloignent aussi selon la même progression. De cela on pourrait conclure que moins on est initié, moins on participe activement au culte, en raison de la place plus éloignée du sanctuaire qu'on occupe. Mais je crois que les Orientaux ont une autre conception de cette participation active au culte, qui est commandée par le conditionnement spatial. Ils la voient sur un autre plan que celui considéré jusqu'ici. Pour les comprendre, il faut faire appel au symbolisme. Les différents endroits

de l'église peuvent représenter symboliquement différents lieux dans l'ordre de notre salut.

Les Chaldéens distinguent le sanctuaire qui représente le ciel, demeure du Seigneur des seigneurs; le *questroma*, qui représente le paradis (en effet, tout en étant encore à la hauteur du sanctuaire et tout en participant donc en quelque manière à la félicité du ciel, il est dehors, séparé par un mur; c'est le troisième ciel où le ravissement a porté saint Paul; c'est la place des lecteurs qui représentent les degrés inférieurs des anges). Enfin, la nef représente la terre et dans cette terre l'ambon, placé en son milieu, symbolise Jérusalem; et comme sur l'ambon il y a un autel, celui-ci représente le Golgotha, où se trouve aussi le sépulcre du premier homme dont la descendance a été récapitulée par le second Adam, mort et ressuscité sur le Calvaire. De l'ambon une espèce de corridor conduit vers le sanctuaire; ce *beth seqaqone* est la voie de la vérité qui conduit au ciel.

Dans tous les rites orientaux il y a eu des commentateurs qui ont exposé le ou les symbolismes du lieu du culte et des actions liturgiques qui s'y exécutent. Nous, occidentaux et rationalistes, dégoûtés par le symbolisme liturgique exagéré de nos écrivains du moyen âge, nous marquons un scepticisme instinctif envers ces explications par trop artificielles, fruits d'un subjectivisme effréné. Il semble pourtant que les Orientaux, malgré d'évidentes exagérations, ont conservé plus de mesure, et en tout cas n'ont pas été atteints par notre scepticisme destructeur. Un de ceux qui a le mieux compris les explications des auteurs byzantins est le P. Sévérien Salaville, A. A., qui, dans son petit livre *Liturgies orientales. Notions générales, éléments principaux*⁹, utilise les écrits de saint Maxime le Confesseur, de saint Germain de Constantinople, de Théodore d'Andide, de Nicolas Cabasilas et de Syméon de Thessalonique. Il traduit de ce dernier auteur un passage que voici :

Le temple, comme maison de Dieu, figure le monde entier : car Dieu est partout et au-dessus de tout. C'est pour indiquer cela qu'il est divisé en trois parties; parce que Dieu est Trinité. C'est ce que repré-

9. Paris, 1932, pp. 98-127.

sentait aussi le tabernacle, divisé en trois parties; et de même le temple de Salomon, comme le dit saint Paul. Il y avait le Saint des saints, le Saint et l'Atrium... Ici, le sanctuaire est le symbole des sphères supérieures et supracélestes, où l'on dit être le trône du Dieu immortel et le lieu de son repos. (Donc, comme chez les Chaldéens, le sanctuaire représente le ciel.) Ici et là se trouvent les célestes hiérarchies; mais ici il y a avec elles des prêtres qui tiennent leur place. Le temple (c'est-à-dire la nef) représente ce monde visible; la voûte, le ciel visible; le sol, les choses qui sont sur la terre et le paradis lui-même (ici Syméon ne dit pas clairement ce qui représente le paradis terrestre; c'est la *soléa*). (Puis il revient au sanctuaire et à son symbolisme.) Le sanctuaire reçoit à l'intérieur le pontife, qui représente l'Homme-Dieu Jésus dont il a la toute-puissance; les autres ministres sacrés représentent les apôtres, et même spécialement les anges et les archanges, chacun suivant son ordre. Je mentionne les apôtres avec les anges, les pontifes et les prêtres, parce qu'il y a une seule Église, là-haut et ici-bas, depuis que Dieu est descendu à nous, qu'il a été vu parmi nous et qu'il a accompli sa mission pour nous. Et c'est une œuvre une que le sacrifice du Seigneur, la communion et la contemplation. Or, cela s'accomplit et là-haut et ici-bas. Avec cette différence, que là-haut c'est sans voiles et sans symboles quelconques, ici par symboles embarrassés de ce fardeau d'une chair sujette à la corruption¹⁰...

Un symbolisme qui nous conduit à comprendre que la liturgie eucharistique et la liturgie céleste sont une, ne peut être taxé de vaine imagination ou de fantaisie maladive, mais exprime une profonde vérité de notre foi, dont saint Paul a été le premier héraut.

Oui, pour les Orientaux l'église est le ciel descendu sur la terre. Permettez-moi de citer une page de la *Chronique de Nestor*¹¹, où Nestor raconte comment les Musulmans, les Juifs, les Allemands et les Grecs sont venus exposer à Vladimir de Kiev leur religion et comment le prince, avant de fixer son choix, envoya une ambassade de dix hommes pour aller voir de leurs propres yeux la manière dont chacun des solliciteurs pratiquait sa liturgie. Après avoir visité les mosquées chez les Bulgares, ils allèrent chez les Allemands et de là à Constantinople chez l'empereur. Celui-ci

envoya un message au patriarche disant : « Il est venu des Russes pour étudier notre foi; prépare l'église et ton clergé, revêts ton costume pontifical afin qu'ils voient la gloire de notre Dieu. » Alors le patriarche appela le clergé; on célébra les solennités suivant l'usage, on brûla

10. S. Salaville, *o. c.*, p. 122.

11. Trad. franç. par L. Léger, Paris, 1884, pp. 88 sv.

de l'encens, et on chanta des chœurs. Et l'empereur alla avec les Russes à l'église, et on les fit placer dans un endroit d'où l'on pouvait bien voir; puis on leur montra les beautés de l'église, les chants et le service de l'évêque, le ministère des diacres, en leur expliquant le service divin... Revenus au pays ils dirent aux princes et aux boiars : « Nous avons été d'abord chez les Bulgares et nous avons observé comment ils adorent dans leurs temples; ils se tiennent debout sans ceinture; ils s'inclinent, s'assoient, regardent çà et là comme des possédés, et il n'y a pas de joie parmi eux, mais une tristesse et une puanteur affreuses. Leur religion n'est pas bonne. Et nous sommes allés chez les Allemands et nous les avons vus célébrer leur service dans l'église et nous n'avons rien vu de beau. Et nous sommes allés en Grèce et on nous a conduits là où ils adorent leur Dieu, et *nous ne savions plus si nous étions dans le ciel ou sur la terre*; car il n'y a pas de tel spectacle sur la terre, ni de telle beauté. Nous ne sommes pas capables de le raconter; mais *nous savons seulement que c'est là que Dieu habite au milieu des hommes*; et leur office est plus merveilleux que dans les autres pays... » (p. 90).

Peu importe que ce récit de voyage soit une invention de l'auteur qui n'a pas vécu à l'époque païenne de Vladimir mais deux siècles plus tard, lorsque le rite byzantin florissait déjà dans ces terres. Or, le sentiment que produit la liturgie eucharistique est bien exprimé par les paroles des voyageurs : « Nous ne savions plus si nous étions dans le ciel ou sur la terre; nous savons seulement que c'est là que Dieu habite parmi les hommes. »

Il faut avouer que l'iconostase et le mur du sanctuaire sont de nature à empêcher la participation active des fidèles telle que nous la concevons. Alors, comment expliquer que les Orientaux profitent tant de la messe et comme individus et comme collectivité ? Le diacre joue chez eux, sans doute, un rôle plus efficace que chez les Latins : il les avertit sur la position extérieure et sur l'attitude intérieure à prendre; surtout il prie avec eux. Mais il faut remarquer que les demandes constituant ces litanies ne font que de fugaces allusions au saint sacrifice. Si je ne me trompe, pour expliquer la satisfaction vraie que le service eucharistique procure aux Orientaux, à qui pourtant le sanctuaire et l'autel et le célébrant sont cachés, il faut admettre qu'ils y vont moins pour donner que pour recevoir. En Occident, on excite aujourd'hui les fidèles à joindre leur offrande personnelle à celle que le

Christ renouvelle sur l'autel, puisque tout baptisé est ordonné de quelque manière au culte. Psychologiquement cela revient à exiger un grand effort personnel pour se dégager et se détacher de ce qu'on est et de ce qu'on a. La foi me persuade que cette oblation, unie à celle du Christ, porte ses fruits dans le royaume des âmes; seule une foi très grande peut trouver sa joie dans une offrande qui, malgré tout, reste toujours secondaire et n'est presque rien en regard de celle du Christ sur l'autel. Même en communiant, nos Occidentaux ont encore le sentiment de « faire quelque chose d'agréable à Notre-Seigneur » et de poser un acte moralement bon qui leur assure davantage le salut éternel.

L'attitude des Orientaux est, si je ne me trompe, bien diverse : ils reçoivent, et ils sentent qu'ils reçoivent, et ils sont remplis de joie comme celui qui a reçu de bonnes choses, cette fois non pas matérielles, mais spirituelles. Le service eucharistique les nourrit et ils sortent de l'église comme des gens qui se sentent devenus plus riches. Que reçoivent-ils ? Les dons divins et célestes. Cette réception, précisément, ne se fait pas sur la terre mais comme au ciel. Pendant le transfert des oblats sur l'autel, les Byzantins chantent l'hymne des Chérubins : « Nous qui figurons mystiquement les Chérubins et chantons à la vivifiante Trinité l'hymne trois fois sainte, laissons tous les soucis de ce monde afin de recevoir le Roi de l'univers, invisiblement escorté des chœurs angéliques. » Loin de nous donc les soucis de tous les jours en ces quelques moments de dévotion fervente, au moment où les anges et les Chérubins escortent notre Roi céleste !

Cet oubli des soucis temporels est le complément de la vie liturgique qui nous transporte au ciel; car à l'église on est au ciel, avec Dieu, avec ses anges, et avec ses saints. Et c'est dans ce cadre que l'iconostase, pour les églises qui en ont une, prend toute sa valeur, surtout si on peut y ajouter les peintures de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui couvrent l'abside, la coupole, tous les murs du sanctuaire et même de l'église. Au ciel, le nombre des saints et des anges est innombrable. En somme, tout cet ensemble fait percevoir à l'âme reli-

gieuse la transcendance, la grandeur et la puissance du Père, son amour envers le monde, pour lequel Il a donné son Fils, son amour persévérant qui nous a donné l'Esprit-Saint sanctificateur. C'est de la miséricorde et de la « philanthropie » de ce Père, de qui descend tout bien, que les fidèles priants attendent les bienfaits temporels et les dons célestes. Sortant du sacrifice eucharistique, ou mieux de la liturgie, ils emportent avec eux le sentiment de s'être approchés de Dieu et d'avoir obtenu ses grâces. Encore une fois, si je ne me trompe, c'est là l'origine de ce contentement qui remplit les fidèles orientaux après que, à l'église, ils ont pris part à la Liturgie. Qu'ils n'aient pas pu jeter un regard sur l'autel dans le sanctuaire, qu'ils n'aient pas pensé à ajouter leur offrande à celle du Crucifié, cela n'est pas grave; mais ils ont été en contact avec les lecteurs venus près d'eux, avec le diacre qui les a fait prier, avec les chœurs dont ils ont compris les chants habituels, avec le prêtre qui a parcouru leurs rangs en les encensant et leur a montré les dons qui seront offerts sur l'autel, surtout avec les saints et les anges du ciel, et Dieu lui-même, dans la compagnie desquels ils se sont trouvés pendant une heure. Et j'oserais conclure que si la disposition des différents endroits constituant, par leur ensemble, l'église comme lieu du culte n'est qu'un élément secondaire pour une participation active des fidèles à la célébration du sacrifice eucharistique, son importance est grande en tant qu'elle aide à exciter la foi et la charité théologiques qui sont les conditions primordiales de tout culte chrétien.

Au début de cet article nous avons parlé de l'église à forme basilicale, en usage dans l'Empire romain, et de l'église formée d'une *anticella* et d'une *cella* rectangulaires dans l'Empire sassanide de Perse. Maintenant, il nous faut dire un mot des églises à forme circulaire. Je me suis laissé dire que l'Occident a toujours recherché la ligne longitudinale, sans doute plus en rapport avec son idéal d'infini qui, en avançant toujours sur la même ligne droite, se perd dans le lointain inconnu; l'Orient aurait préféré le cercle comme répondant davantage à son idéal de perfection, puisque les tours faits sur un cercle ne

trouvent nulle part une cause d'arrêt. Lorsque les chrétiens de Rome ont changé le Panthéon en église, ils n'ont pas mis l'autel au milieu mais ils l'ont accolé à une des parois, alors que rien n'attirait le regard vers cet endroit plutôt que vers un autre. Les Grecs, construisant Sainte-Sophie à Constantinople, ont agi de la même façon. Au contraire, ce sont les Éthiopiens qui, à côté d'églises à forme basilicale, en ont construit d'autres en forme de cercle, et ils y ont placé l'autel au milieu. Cet autel se trouve dans un sanctuaire entouré d'une cloison circulaire haute percée d'une seule porte basse. Dans l'enceinte suivante ne prennent place que les ministres et les chantres. Une autre cloison circulaire, avec quatre portes, sépare complètement ces derniers des fidèles, dont un grand nombre du reste n'entre pas même dans la troisième enceinte, mais reste dehors, sous l'abri descendant du toit, tout autour de l'édifice. Il est évident que les fidèles ne voient du sacrifice eucharistique que la procession venant de la maisonnette appelée « Betléem » où le pain pour la messe est cuit, et peut-être quelque encensement. Mais jusqu'au-dehors ils peuvent entendre les chants accompagnés par le son des tambours et le clic mesuré des sistres. C'est peu de chose pour obtenir une participation active à la célébration du sacrifice chrétien.

Si parfois on met, chez les Latins, l'autel au milieu d'une rotonde, ce sera précisément afin que tous les assistants puissent suivre facilement les mouvements et les prières du prêtre célébrant. Mais chez les Éthiopiens qui entourent l'autel d'une triple cloison, il faut sans doute chercher l'explication d'un tel phénomène dans le désir d'imiter le plus possible le temple juif de Jérusalem. Depuis que la croyance s'est enracinée que la reine de Saba, après sa visite à Jérusalem auprès du roi Salomon, a fourni à l'Éthiopie la famille royale des Salomonides, l'imitation du culte juif a pris chez eux une importance capitale qui, malheureusement, dans le cas que nous étudions comme dans d'autres, n'a pas eu les effets les meilleurs.